

Georges Deleurye

12/3/94

Cher Monsieur,

Votre lettre sur l'éthique m'a paru très belle et
éclairante. J'ai été très frappé par "les chemins
de traverse de l'Utopie". Cordialement, à vous près,
à mes sentiments les plus sincères,

Alain

Céline amont

15.02.94
Mande

Yves Pagès fait le tour des influences anarchistes du docteur Destouches

LES FICIONS DU POLITIQUE
CHEZ L.-F. CÉLINE

d'Yves Pagès.

Seuil, coll. « L'univers
historique », 462 p., 180 F.

C'est un Céline amont, une archéologie du monstre contrôlé, la remontée dans le temps de son imaginaire anarchisant, arriérée toute, sa fiction la plus vraie. *Les Fictions du politique*, d'Yves Pagès, traque les politiques de la fiction bien avant que celle-ci ne se constitue. C'est une thèse.

En aval, elle pourfend deux moulins à vent, que personne n'a jamais sérieusement aperçus. Certaine critique, est-il dit, aurait intérêt à déclarer l'œuvre venue de nulle part et de rien, sans précédent et sans suite et, qui plus est, sans cohérence. Pour couronner le tout, Céline aurait perfidement contribué à asseoir ces beaux leures.

Le lisant, on est plutôt porté à dénicher un trop-plein de références, dès *Voyage au bout de la nuit*, dont la déclinaison, au gré « des circonstances où le bonhomme se trouve », manifeste un excès de cohérence dure. Les axiomes de Pagès lui permettent du moins de ne pas donner dans l'interprétation doloriste qui s'impose partout (Céline génial, funestement antisémite, hélas !), ni dans son absolution faussement peinée (tout génie a sa part de folie), pas davantage dans son amnistie grondeuse (tout génie a sa part de bêtise). Le racisme prophétique, théorique, fondateur, le racisme maintenu jusqu'à *Rigodon* compris, ce racisme interprété comme part de folie ou de bêtise de l'œuvre et, pourquoi pas ? comme sa part maudite, on repassera. Le massacre l'emporte largement sur les bagatelles.

Les choses ne sont pas pour autant éclairées jusqu'au fond, mais enfin ce livre ouvre des

pistes. Sa force est dans la capacité romanesque de son auteur. Avec un scrupule de chercheur et un solide sens de lecture, il remonte aux sources. Ne chipotons pas trop la méthode qui se fonde au passage sur des rubans rhétoriques mal cousus (le fond, la forme, l'« intuition adolescente », etc.). Elle tient par son aptitude à créer des relations, à entendre des échos et à forcer des correspondances comme on force une porte. Elle colle bien à la mise en scène littéraire des trois motifs céliniens dont Pagès se fait le Cuvier : la critique anti-intellectualiste ; la mise en pièces de l'aliénation du travail attelé ; la dénonciation des grégariations modernes, ce trafic de masses et de classes.

Sans doute
et peut-être

Tout s'est effondré dans le trou noir de 14-18. L'armistice marque, entre autres hécatombes bestiales, la date d'un deuil : le deuil de la pensée libertaire des années qui la précèdent, en gros, de la Commune à Verdun. La pensée anti-autoritaire va alors se fondre et se décomposer, comme le reste, dans l'union sacrée.

Une phrase de Nord en tête (« *La Vigue, avant de partir, s'était construit un genre de fortin, avec tous ses lits, tables, chaises, lessiveuses... mais finalement ils l'auraient eu !... comme ils ont eu Bonnot, Lia-beuf et le Fort Chabrol...* »), Pagès fait défiler les figures de forcenés, de desperados, d'auto-didactes, de meneurs et de cordonniers qui dansent sous les mots et sous les personnages de Céline. Il y a là une cohorte immense, un petit peuple de Paris, plusieurs légendes de misère, mille scénarios de

roman, des livrets de ballet à la pelle. Et l'on va, de correspondances dépouillées en almanachs, de rapports de police en coupures de presse, dans un grouillement de bruits, de paragraphes, de patronymes rocambolesques, de peaux de langue qui se mêlent aux livres. Pas mal de la politique du pire et de l'irrésolution rationnelle de Céline s'y entendent plus clairement. L'œuvre est retournée en fatrasie noire de la pensée anarchiste, sa farandole macabre.

Même si l'auteur le plus sollicité et, sur la fin, le mieux critiqué est Zeev Sternhell (*Ni gauche ni droite*) ; même si l'on repasse souvent sur les mêmes cases ; même si les guillemets, à force, finissent par donner des sortes d'oreilles de Mickey aux adjectifs ; même si le comique, la sensualité et l'opération romanesque sont esquivés, le livre justifie son titre et s'impose à qui veut aller loin. Excellente besogne d'historien. Sur les décors des utopies faillies — la pensée, le travail, le progrès — l'antisémitisme n'apparaît plus comme la tache aveugle du système. Il « comble l'espace laissé par un antimilitarisme autodémenti ».

On en vient à oublier que le dispositif d'analyse est excessivement analogique, et la biofiction emportée par l'élan : « sans doute », comme le suppose Pagès, Céline a-t-il croisé au Val-de-Grâce un de ces réfractaires qui prêchaient l'anti-autoritarisme ; « peut-être » a-t-il aperçu tel autre « au cours de ses errances à Courbevoie » ; « peut-être » assistait-il, puisqu'il était dans les parages, à la bagarre tragi-comique que déclencha une chasse à courre dans les années 10, à Ramboüillet. Sans doute et peut-être.

Dans les quatre dernières pages, l'extrapolation romanesque atteint à une authentique trouvaille que l'auteur aurait pu, à condition d'oublier sa thèse et son érudition comme un danseur oublie ses jambes, transformer en *Nom de la rose* ou en *Perroquet de Flaubert*.

Qu'on en juge : « sans doute » en effet, le premier lecteur du *Voyage*, son destinataire inconnu, fut-il cet Alexandre Jacob, anarchiste juif de mère provençale, mousse sur le *Thibet*, timonier du *Ville-de-La-Ciotat*, déserteur à treize ans après avoir couvert des forçats évadés à Nouméa, cireur de chaussures, valet de pied d'un toubib qui possédait deux phoques, baleinier sur un bateau pirate, bouleversé à seize ans par le *Quatre-vingt-treize* d'Hugo, poseur de bombinettes façonnées grâce à l'*Indicateur anarchiste*, surnommé Attila, taulard, cambrioleur de cathédrales, pyromane par conviction, travesti, financier du *Libertaire*, prototype d'Arène Lupin, « préférant être un cynique conscient de ses droits qu'un automate ou une cariatide », pourfendu par Drumont (« *Le grand rabbin le protège, tout Israël est en mouvement* »), interné à vingt-trois ans dans les files de l'Enfer, Papillon anticapitaliste, meneur d'un commando terroriste, « les Travailleurs de la nuit », terreur des géoliers du bûche, où il lit Nietzsche, effectuant dix-neuf tentatives d'évasion, libéré par Herriot au bout de vingt-cinq ans de nuit, finissant en camion, roulotte de lingerie sur les marchés, avant de dicter à sa dactylo de compagne, en 1932, un manuscrit qu'elle avait du mal à déchiffrer : *Voyage au bout de la nuit*, d'un certain docteur Destouches. Car ça a débuté comme ça.

Francis Marmande

Au bout de Céline

La Mort de L.-F. Céline, Dominique de Roux. Ed. Bourgois, 70 F.

Les Fictions du politique chez L.-F. Céline, Yves Pagès. Ed. Seuil, 180 F.

Céline scandale, Henri Godard. Ed. Gallimard, 80 F.

De tous les textes critiques sur la carrière de Louis Destouches, *La Mort de L.-F. Céline* par Dominique de Roux est sans doute le plus fulgurant. Maître d'œuvre, avec Michel Beaujour et Michel Thélia, des *Cahiers de l'Herne* – dont deux livraisons furent consacrées à Céline au début des années soixante – Dominique de Roux tira de ce recueil de recherches, ouvrant la voie des études céliniennes, une somme d'enseignements sur l'esthétique littéraire. Publié en 1966 par Christian Bourgois, qui en fit le premier titre de son catalogue, *La Mort de L.-F. Céline* a conservé intacte la vigueur de ses emportements ; le succès de scandale qui salua ce pamphlet demeure aisément perceptible. Par deux fois, Dominique de Roux répondit par voie de presse à ses contempteurs et loin d'apaiser la polémique, il lui fournit de nouveaux arguments. « En clair, j'ai placé quelques vérités ressenties – le Paris littéraire n'est plus que le royaume des homoncles doublé de structuralisme. C'est la dictature honteuse des chapelles, des commentateurs de textes, de ce soi-disant engagement intellectuel allié à ses pires ennemis, des rhéteurs, des Bouzins, bref d'une dérisoire façon de s'abstraire. Et aussi longtemps que la critique littéraire s'acharnera à découvrir le plus court chemin qui mène du pion au



Céline par David Levine.

flic, les rares écrivains de nos contemporains dont la bouche n'est pas morte continueront leur histoire hors de France ou en choisissant l'exil intérieur quand le silence parvient à la parole » déclara-t-il dans *Arts*. On mesure ce qui reste d'actualité dans le propos de Dominique de Roux, servi par une prose poétique souvent étincelante et un incontestable sens de la formule. Et l'on peut trouver rassurant – pour Céline justement sur qui prolifèrent de grossiers montages – que Christian Bourgois ait décidé une réédition, à laquelle il a adjoint en guise de postface le splendide envoi que de Roux lui avait adressé.

Il y a également lieu de féliciter les éditions du Seuil pour la publication de l'étude d'Yves Pagès, remaniée à partir de la thèse qu'il présenta en 1991. C'est en effet au terme d'un important travail d'enquête que s'est formalisé le sujet même de l'ouvrage : très honnêtement, l'auteur in-

dique dans sa présentation qu'une intuition le porta à examiner l'expression des courants libertaires de la Belle Époque, tant il lui semblait que les textes de Céline ne correspondaient pas à une unique image d'antisémite populiste, plus ou moins avouée. Ce faisant, Yves Pagès s'est attaché à surmonter une autre difficulté, posée par les travaux de Zeev Sternhell, sur la dérive du gauchisme 1900 vers les doctrines autoritaires.

Grâce à un minutieux recoupement des informations et des lectures, Pagès montre que loin d'être un ferment préfasciste, le corpus directement référentiel à « l'anarchisme » célinien – publications individualistes, stirnériennes, anti-intellectuelles et anti-progressistes – reflète un courant politique influent de l'Après-Commune, qui a sombré corps et biens dans la Grande Guerre. Cette disparition concorde dans le temps avec le traumatisme fondant l'inspiration de Céline mais, au-delà de la simple coïncidence, on observe dans les textes céliniens un ensemble d'« images arrêtées », comme fauchées par la guerre, marquant l'avènement du progrès militarisé. Ces éléments mort-nés pour Céline, qui les présente systématiquement de façon positive, se juxtaposent aux motivations réactionnaires déclarées par l'auteur dès *Mea culpa*, lesquelles se démarquent souvent des valeurs d'extrême droite. Du creuset anarcho-individualiste, sont successivement examinées les adaptations chez Céline des revendications de l'autodidacte, la mise en cause du prolétariat, les expériences néo-fouriéristes (voir l'étonnante lettre

de Céline à Louis Lecoq au sujet de « La Ruche » de Sébastien Faure, remarquablement commentée).

Original dans son approche, soutenant régulièrement son propos par des citations très éclairantes, Yves Pagès a également la grande qualité de ne pas chercher obstinément à réduire de façon linéaire l'itinéraire politique de Céline, qui à l'évidence s'est bâti sur des contradictions – son succès actuel en fait foi : comment expliquer autrement la grande audience de ses œuvres disponibles ? C'est précisément à travers un tissu de contradictions que l'œuvre de Céline s'est constituée, ainsi que nous le rappelle Henri Godard dans une sorte de bilan personnel de ses travaux sur l'auteur de *Rigodon*. Pour qui a lu *Poétique de Céline*, les préfaces et les notices qu'il a apportées à l'édition des œuvres romanesques en « Pléiade », le propos de *Céline scandale* ne surprendra pas, puisqu'il y est contenu en filigrane. La majorité des lecteurs, quant à elle, trouvera grand profit à la lecture de cette introduction à l'une des entreprises littéraires les plus abouties et controversées, en suivant le point de vue d'un spécialiste qui s'attache premièrement à expliquer pourquoi « Céline choque et dérange sur tous les plans ». Plus que tout écrivain, Céline a cherché à confondre les voix du narrateur, de l'auteur et du publiciste, et a exploité les possibilités ultimes de cet amalgame. Le premier, et mieux qu'aucun autre au vingtième siècle, il a injecté une forte dose d'oral populaire dans la prose, formalisée jusque là dans le cadre strict de l'expression écrite. Il en résulte une relation sans pareille du lecteur aux images du corps, données immédiatement à voir par la langue po-

pulaire, relayée implacablement par le lexique du médecin. Un des paradoxes céliniens les plus complexes repose sur la violence continue que le texte impose au lecteur, tourmenté par mille notations macabres, plongé dans un univers mis à nu par la hantise de la mort, mais à travers un discours, qui, lui, porte exclusivement les marques de la vie, au terme d'un travail acharné sur le style.

La question centrale de *Céline scandale* demeure l'antisémitisme, qui anime ouvertement et ponctuellement, outre les pamphlets politiques, une grande partie de l'œuvre. Le scandale est particulièrement sensible pour les textes d'après-guerre, qui comportent une douzaine de passages offensant la mémoire de l'Holocauste. Cette dénégation de toute qualité à la communauté juive, exprimée lors d'interventions du narrateur, est cependant contredite dans le corps des romans quand Céline met en scène des personnages juifs : « le préjugé, même au degré d'incandescence où l'ont porté les pamphlets, fini[t] néanmoins par être contredit de l'intérieur, dans un roman. » Il subsiste que, par ses continuelles agressions racistes à l'encontre du lecteur, Céline a choisi de nous confronter au mal. Et s'il s'agit, comme le souligne Henri Godard, de ne pas inclure le pessimisme de l'écrivain dans notre condamnation de ses convictions antisémites, on reconnaîtra avec lui également que « Céline a grevé son œuvre d'une telle hypothèque que pour lui rien ne sera jamais acquis – c'est une de ses manières d'être plus vivants que d'autres. » Son œuvre devient alors elle-même le gage exemplaire de ce que peut nous apporter l'expérience de la littérature. *André Derval*

De l'oral à l'écrit

L'invention de la littérature. De l'ivresse grecque au livre latin, Florence Dupont. Ed. La Découverte, 180 F.

L invention de la littérature. Ce dernier mot serait-il aujourd'hui un terme usé, mésusé ou démodé au point de désigner non plus le fait d'écrire un roman ou de composer un poème mais d'aligner dans le suaire blanc des pages des personnages momifiés et des mots en hibernation impliquant de la part du lecteur des tentatives désespérées de réanimation ? L'essai que Florence Dupont consacre à la naissance du livre et donc de ce qu'on nomme littérature dans le monde antique – essentiellement en Grèce et à Rome – soulève en effet mille questions dépassant largement le cadre qu'elle s'est fixé. Quelle est en gros la thèse de ce livre ? Que les cultures grecque et romaine n'avaient pas grand chose à voir avec la nôtre car elles ne reposaient pas sur les livres, la lecture muette ni les bibliothèques mais sur une certaine façon de vivre, de se rencontrer, de participer en commun aux rituels des banquets, des poèmes, des chansons et des danses. Pour les Grecs, c'est le *symposion*, le banquet qui représentait l'essentiel de cet art de vivre, où poèmes, musique et chansons s'échangeaient dans la chaleur et la convivialité des agapes. A Rome, la lecture devenait une *recitatio*, lecture publique de son œuvre par l'auteur devant un auditoire choisi. En un mot, c'étaient des cultures orales, ce que Florence Dupont nomme des cultures chaudes. « A Rome, écrit-elle dans un passage très éclairant, être cultivé n'est pas avoir lu tous les livres mais être capable de tenir sa place dans

une fête traditionnelle. » Et de rapprocher, en un parallèle original et très évocateur, ces banquets grecs des grandes soirées du flamenco espagnol ou des actuels rébétika en Grèce. Il est sûr qu'en fixant par la suite les créations spontanées de ces chaudes soirées sur des papyrus ou des volumina, Grecs et Romains en permirent la conservation mais en les dépouillant de leur chaleur et de leur fonction initiales. On le sent très bien aux exemples qu'en donne l'auteur, celui d'Anacréon, entre autres, poète grec de l'amour, de la fête, de l'ivresse dont les chants dionymiaques recueillis par la suite n'ont plus qu'un parfum éventé, évoquant le raucissement des réveils d'après boire. Mais peut-il en être autrement ? Même si, par quelque impensable miracle, nous avions aujourd'hui, au lieu de textes écrits, des enregistrements sonores et vidéo d'une soirée grecque sous Périclès ou d'une récitation romaine au temps de Pline, seraient-ils pour autant enseignants et surtout émouvants ? On peut en douter lorsqu'on voit aujourd'hui sur l'écran des extraits de pièces théâtrales d'avant-guerre. Le temps atteint les sons et les images plus encore qu'il n'atteint les mots qui ont, comme les fossiles de Sibérie, une certaine pérennité.

Donc, pour Florence Dupont, ce qu'elle nomme l'invention de la littérature c'est-à-dire essentiellement l'apparition à Rome du volumen, ce livre qu'on roule et qu'on déroule pour le lire, a tué, pétrifié, refroidi la chaleur et la vie de la culture orale. Là où il y avait rire, odeurs, touchers, sensualité et surtout convivialité, échanges et participation, là où les mots étaient aussi sur

chaque livre comme un souffle ou un baiser, il ne reste plus qu'un tracé sans vie, un squelette muet, un dépôt fossile qui, à l'inverse de ceux des dinosaures, ne se prête à aucune reconstitution authentique. Il faut lire dans ce livre les pages consacrées aux banquets romains et aux baisers, au souffle et au vin, à ce jeu dangereux qu'est l'échange de baisers prolongés où le souffle de l'un passe dans le corps de l'autre en l'échauffant comme le vin. Cela, aucun poème écrit, même pieusement recueilli, ne pourra jamais nous le restituer. En passant de l'oral à l'écrit, et surtout de la présence vivante au silence des textes, en un mot de l'ivresse au livre, vertige, souffle et musique ont déserté les pages. Aujourd'hui, lire les *copias*, les refrains improvisés du flamenco, ne restitue rien de la fête et ne présente qu'un intérêt documentaire. Mais, une fois encore, comment pourrait-il en être autrement, dès l'instant où l'on tente de recueillir et de garder des fleurs vivantes ?

Ce qui apparaît de plus net et de plus enseignant en cet essai, c'est en tout cas que ni les Grecs ni les Romains ne faisaient du livre l'usage que nous en faisons aujourd'hui. La lecture elle-même, rarement individuelle et le plus souvent collective, s'opérait à voix haute ou avec un murmure audible mais jamais en silence. Et puis surtout elle se déroulait en commun, au cours de banquets ou de récitations publiques muets en fêtes sacrées ou profanes. Nous sommes loin aujourd'hui, quand il s'agit de livres, de ces questions de souffle, de fête et d'auditoire. Nos lectures se font en silence, en s'enfermant avec le livre, non en le découvrant avec les autres. Faut-il le déplorer et



PETITS FORMATS

ÉVELYNE PIEILLER

YVES PAGES

L.-F. CÉLINE, FICTIONS DU POLITIQUE

Gallimard coll. « Tel », 476 p.,
8,90 €

Le « cas Céline » est captivant : rares sont les auteurs qui sont parvenus à susciter un enthousiasme aussi fervent, particulièrement auprès de lecteurs pour qui l'antisémitisme et la collaboration sont l'objet d'une réprobation tout aussi fervente.

En aura-t-on lu, des propos s'évertuant à expliquer à la fois que c'est là le plus grand écrivain français du siècle passé, et que ses errements, hautement condamnables, relèvent essentiellement de son activité pamphlétaire, ne sauraient porter ombrage à son œuvre romanesque, qu'enfin il ne fut pas, dans la... vraie vie, un délateur, bien au contraire : la meilleure, sinon la seule façon de lire Céline consistait donc à saluer son monumental génie romanesque, et à tenir à l'écart de tout jugement littéraire ses extravagances offensantes mais largement inoffensives de provocateur, blessé à jamais par la folie meurtrière de la Grande Guerre. Le fameux « anti-conformisme de droite » n'en finit d'ailleurs pas d'être accueilli par une indulgence exaltée. Aujourd'hui, après le triomphe de Fabrice Luchini lisant Louis-Ferdinand, le succès colossal des *Bienveillantes* de J. Littell, on en est à la contestation du jugement de Robert Brasillach, auteur d'une

si épatainte *Anthologie de la poésie grecque...*

Yves Pagès a lui aussi été saisi de passion pour Céline, quand, adolescent, il a lu le *Voyage*, et cette émotion, durable et renouvelée, lui a révélé un « potentiel de subversion stylistique et sociale sans égal ». Il a ultérieurement entrepris de comprendre comment, dans une même œuvre, pouvaient coexister « deux types de sensibilité politique », et n'a guère trouvé de réponse dans la plupart des essais s'employant à élucider cette contradiction.

Il entend ici se déprendre des légendes diverses et leurres multiples, pour examiner la nature et le rôle des matériaux idéologiques, implicites et explicites, qui ont concouru à l'anarchisme célinien et à ses choix fascistes, et analyser ainsi l'ambivalence de l'œuvre. À l'opposé d'une lecture fréquente et paresseuse qui reprend à son compte les déclarations autarciques de Céline même, en présentant l'œuvre comme fille d'elle-même, nue de tout héritage, pur geste de rupture, Yves Pagès remonte aux matériaux socioculturels de l'âge d'or de l'anarchisme, et aux racines du traumatisme lié à 14-18. Il refuse ainsi de se contenter de la fameuse cohérence purement stylistique qui neutraliserait les « divergences » entre romans et pamphlets, et refuse le fantasme du... *self-made writer*...

Il met donc en regard les œuvres de Céline, avec un corpus de textes et de documents, analysés avec

soin, ce qui, quand bien même manquerait-on regrettablement de dévotion célinienne, offre un très vif intérêt. Contre le « pis-aller conceptuel » que représenterait l'identification de Céline en anar de droite, Yves Pagès déploie la diversité remarquable des pensées anarchistes de la Belle Époque, de Pouget à Darien, de Zo d'Axa à G. Palante, cerne le rôle d'embrasseur d'imaginaire qu'ont joué pour lui la Bande à Bonnot, et plus particulièrement la fin de Jules Bonnot, cristallisant « l'épure tragique de l'assiégé », la beauté condamnée du « forcené radical », qui sera au cœur de son imaginaire.

Il examine les différents courants, pour insister sur l'anarcho-individualisme, riche de potentialités « réactionnaires », tout en discutant certaines affirmations de l'indispensable Zeev Sternhell, le grand historien de *La Droite révolutionnaire* : ce serait notamment, selon Yves Pagès, le reniement du pacifisme par toutes les tendances du socialisme, y compris l'anarchisme, au moment de la guerre, puis la décapitation de fait de la marge anti-autoritaire par l'Union sacrée, qui aurait donné existence à un « gauchisme « repentini et agité de rancœurs xénophobes, l'ultime transformation conceptuelle du socialisme nationaliste »...

Que l'on soit convaincu ou non, que l'on ait à cœur ou non de saluer en passant l'anarchiste Félix Fénéon, bien plus qu'un « esthète », comme contre-exemple, l'étude d'Yves Pagès est extrêmement stimulante – y compris pour les tièdes en célinophilie...